



HAL
open science

L'intersectionnalité, un concept de sciences sociales ?

Samy Cohen, Nonna Mayer, Eléonore Lépinard, Sarah Mazouz, Magda Boutros,
Justine Brisson

► **To cite this version:**

Samy Cohen, Nonna Mayer, Eléonore Lépinard, Sarah Mazouz, Magda Boutros, et al.. L'intersectionnalité, un concept de sciences sociales ?. 2023, 40 p. <hal-04722052>

HAL Id: hal-04722052

<https://sciencespo.hal.science/hal-04722052v1>

Submitted on 4 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License



Les sciences sociales en question :
grandes controverses épistémologiques et méthodologiques

Compte rendu de la 68^e séance

L'intersectionnalité, un concept de sciences sociales ?

4 décembre 2023

Nonna Mayer (Sciences Po, CEE, CNRS) présente la 68^e séance qui a pour thème l'intersectionnalité¹. Au-delà des controverses et des polémiques, il s'agira de se demander, plus fondamentalement, ce que cette notion apporte aux sciences sociales. Quels sont les avantages et les limites du concept ?

Eléonore Lépinard² (Centre en études du genre, Université de Lausanne) et Sarah Mazouz³ (IRIS, EHESS) en retracent l'origine chez les féministes afro-américaines et s'intéressent à sa réception en France et à ses usages multiples. Elles montrent comment la démarche intersectionnelle, articulant notamment genre, classe et race,

¹ Ce compte rendu a été rédigé par Justine Brisson, il a été relu par les trois intervenantes.

² Eléonore Lépinard est spécialiste des théories et des mobilisations féministes. Elle a récemment publié avec Marylène Lieber *Les Théories en études de genre*, La Découverte, 2020 et *Feminist Trouble, intersectionality Politics in Post-secular Times*, Oxford University Press, 2020.

³ Sarah Mazouz travaille notamment sur l'action publique anti-discrimination et sur les politiques de nationalité. Elle a récemment publié *Race*, Anamosa, 2020 ; "The value of nation. Bureaucratic practices and the lived experience in the French naturalization process », *French Politics, Culture and Society*, 37(1), 2019; *Entre accueil et enfermement. Ce que les villes font aux migrants*, Le Passager clandestin, 2018 (avec Véronique Bontemps et Chowra Makaremi).

permet de complexifier l'analyse des rapports sociaux et de la production des inégalités. Elles ont récemment publié un livre sur le sujet⁴, qui servira de base à leur intervention lors de ce séminaire. La discussion sera ouverte par Magda Boutros⁵ (Sciences Po-CRIS) à partir de ses travaux sur les mobilisations contre les violences policières.

Intervention de Sarah Mazouz

Sarah Mazouz remercie Nonna Mayer pour l'invitation. Elle est ravie de pouvoir revenir sur *Pour l'intersectionnalité*, un livre co-écrit avec Éléonore Lépinard il y a deux ans et demi. L'ambition de l'ouvrage était pédagogique, dans la mesure où de nombreux contresens entourent la notion d'intersectionnalité, y compris chez certains universitaires. Il s'agissait pour les auteurs de sortir le concept de ses ornières politico-médiatiques pour en expliquer l'origine et se demander quels usages peuvent en être faits en sciences sociales. L'article dont l'ouvrage est une reprise augmentée est en fait né d'une réponse à un article de Gérard Noiriel⁶. S. Mazouz et E Lépinard ont hésité à répondre à Gérard Noiriel mais elle ont fini par estimer que cela était essentiel tant l'article de l'historien a été cité, commenté et relayé par des collègues avec lesquels elles pensaient pourtant être en accord. Leur texte est paru en 2019 sur le site de la revue *Mouvement* et il a rencontré un accueil favorable. Fin 2020 dans le contexte d'attaques cette fois-ci politiques et médiatiques contre le concept d'intersectionnalité (notamment les propos de Jean-Michel Blanquer alors ministre de l'Éducation nationale sur les « matrices intersectionnelles » qui influenceraient le terrorisme), elles ont pensé, conjointement avec Chloé Pathé des Éditions Anamosa, à faire un ouvrage accessible à un public plus large.

⁴ Sarah Mazouz, Éléonore Lépinard, *Pour l'intersectionnalité*, Anamosa, 2021.

⁵ Magda Boutros travaille notamment sur les discriminations opérées par la police et la justice. Elle a récemment publié « Mobilisations contre les pratiques policières », in Wesley Skogan et Jacques de Maillard (éds), *Police et Société en France*, Presses de Sciences Po, 2023 ; « Antiracism without Races: How activists produce knowledge about race and policing in France », *Social Problems*, 2022 ; « Legal mobilization and branches of law: Contesting racialized policing in French courts », *Law and Society Review*, 56 (4) : 623-645.

⁶ Sarah Mazouz, Éléonore Lépinard, « Cartographie du surplomb. Ce que les résistances au concept d'intersectionnalité nous disent sur les sciences sociales en question », *Mouvements*, 12 février 2019, en ligne (<https://mouvements.info/cartographie-du-surplomb/>).

Leur ambition était donc de réfléchir à l'intersectionnalité comme démarche scientifique mais aussi comme projet de justice, pour penser l'universalisme d'une manière qui ne soit pas fondée sur un principe d'abstraction des caractéristiques sociales. Sarah Mazouz rappelle les grandes lignes du concept d'intersectionnalité tel qu'il a été forgé et développé par Kimberley W. Crenshaw⁷, dans une perspective de critique des catégories de l'action publique. Crenshaw insiste en effet sur le fait qu'il s'agisse de penser des configurations d'inégalités davantage que la simple addition de celles-ci. Pour elle comme du reste pour d'autres autrices, il n'existe pas *a priori* de primat explicatif, qui ferait de la race (ou de la classe ou du genre) l'élément systématiquement déterminant. On ne peut savoir abstraitement quel critère prime sur les autres : il faut analyser chaque situation au cas par cas. L'intersectionnalité invite également à un travail de réflexivité forte sur nos propres pratiques scientifiques et politiques. Il s'agit de « poser l'autre question », pour reprendre les termes d'une autre spécialiste de l'intersectionnalité, Mari J. Matsuda⁸. Cela suppose une attention particulière à ses propres points aveugles et cela permet de ne pas avoir une lecture monothématique de telle ou telle situation. L'intersectionnalité invite de ce fait à s'appuyer sur la condition minoritaire, entendue comme une expérience produite par une discrimination, aussi bien dans l'analyse proposée par les sciences sociales et la constitution d'un savoir sociologique sur ces enjeux que dans la manière de penser les politiques possibles de justice et d'égalité. Dans le contexte français, un des éléments importants pour renouveler la réflexion sur les modalités de production de l'égalité est d'arriver à prendre en compte l'expérience des groupes discriminés. Cela peut permettre de corriger les effets d'invisibilisation de ces groupes par certaines normes, qui agissent avec d'autant plus de force qu'elles sont perçues comme allant de soi ou faisant partie de l'ordre des choses.

⁷ Kimberley W. Crenshaw, « Mapping the margins: Intersectionality, identity politics, and violence against women of color », *Stanford Law Review*, Vol. 43, n° 6, 1991, pp. 1241–99.

⁸ Mari J. Matsuda, « Beside my sister, facing the enemy: Legal theory out of coalition », *Stanford Law Review*, Vol. 43, n° 6, 1991, pp. 1183-1192.

Intervention d'Éléonore Lépinard

Le livre avait vocation à s'adresser à un large public, d'où sa petite taille et son prix peu élevé. Cette stratégie de diffusion a bien fonctionné, comme en témoignent les chiffres des ventes de l'ouvrage.

Éléonore Lépinard revient sur les généalogies de l'intersectionnalité, que l'on fait généralement remonter aux années 1970 et 1980, même si on pourrait trouver des formes de réflexion antérieures sur ce concept. La généalogie que les auteurs proposent dans leur livre, essentiellement basée sur le cas des femmes afro-américaines, n'est pas exclusive ; il existe des généalogies alternatives, notamment européennes. Une thèse qui sera prochainement soutenue à l'université de Genève par Pamela Ohene-Nyako porte justement sur l'internationalisme des femmes noires-européennes de la fin des années 1960 à 2001.

Éléonore Lépinard revient ensuite sur les racines militantes du concept pour se demander s'il s'agit bien d'un concept de sciences sociales, ce à quoi elle répond fermement oui. Le concept naît dans le chaudron du militantisme (*Black Feminism, Chicana Feminism, Third World Women*, etc.) et revendique ce fait. Dès l'origine, et contrairement à ce qu'a pu affirmer Gérard Noiriel, la classe sociale est essentielle pour ces théoriciennes, qui viennent souvent de classes populaires. C'est le cas de bell hooks et de Gloria Anzaldua, par exemple. Nombre de ces théoriciennes sont aussi lesbiennes. Genre, classe, race et sexualité sont donc dès la fin des années 1970 des éléments pris en compte. Comment comprendre d'un point de vue théorique et conceptuel les points aveugles des mouvements de libération américains avec lesquels elles essayent de s'allier mais qui excluent leur présence en oubliant ou en invisibilisant certaines de leurs expériences ? Les années 1990 constituent par certains aspects un tournant, avec la publication d'un certain nombre d'ouvrages majeurs, tels que ceux de K. Crenshaw, M. Matsuda, P. Hill Collins, C. Mohanty, etc. Le *Black Feminism* s'institutionnalise dans de nombreux départements à l'université, tout comme le *Multicultural Feminism*.

Toutefois, précise Éléonore Lépinard, il ne faut pas imaginer que le concept a donné lieu à une sorte de révolution théorique à l'instant même où il est apparu dans le champ

intellectuel. La diffusion a pris du temps. Par ailleurs, il n'y a toujours pas de consensus sur ce qu'il faut entendre par le concept ni sur ce que les autrices qui l'utilisent ont en partage. Plusieurs définitions existent, qui ne se recoupent pas nécessairement, à l'instar de celle d'Ange-Marie Hancock⁹ ou de Patricia Hill Collins¹⁰. D'après leur définition, l'intersectionnalité n'apparaît pas comme une théorie du social à l'ambition englobalisante qui prétendrait pouvoir tout expliquer depuis un prisme de lecture unique.

Éléonore Lépinard s'intéresse ensuite à la réception et à la diffusion du concept dans les revues anglo-saxonnes du « premier quartile »¹¹ et elle montre que l'intersectionnalité est moins à la mode que ce l'on pourrait croire, du moins jusqu'en 2016. Par ailleurs, l'adhésion à ce concept apparaît plus forte chez les chercheuses qui s'identifient comme « racisées » que chez les chercheuses « européennes ». Comme si ces dernières « blanchissaient » en quelque sorte le concept d'intersectionnalité, en le vidant de sa dimension raciale essentielle, par rapport aux chercheuses racisées américaines¹².

En France comme aux États-Unis, l'intersectionnalité est véritablement un concept « sous surveillance ». Le rapport à sa généalogie politique critique et à son contenu théorique (centralité de la race) est fréquemment surveillé et dénoncé. Si cette dimension réflexive est importante, il ne faudrait pas que la recherche s'enferme dans ces querelles théoriques liées à la définition du concept, qui l'empêcheraient de passer à une approche moins abstraite et plus empirique. Le concept doit être rendu opératoire.

Sarah Mazouz conclut ensuite en rappelant quelques limites du concept. Il convient de se demander si tout type de marginalisation peut être pensé sur le mode de l'intersectionnalité. Dans le cas d'une situation d'extrême domination, est-il vraiment

⁹ Ange-Marie Hancock, *Intersectionality. An intellectual history*, Oxford University Press, 2016.

¹⁰ Patricia Hill Collins, « Intersectionality's definitional dilemmas », *Annual Review of Sociology*, Vol. 41:1-20, 2015.

¹¹ Celles avec le plus fort facteur d'impact. L. Mugge *et al.*, « Intersectionality and the politics of knowledge production », *European Journal of Politics and Gender*, 1 (1), pp. 17-36. Voir aussi A. Keuchenius et L. Mùgge, « Intersectionality on the go: The diffusion of Black feminist knowledge across disciplinary and geographical borders », *British Journal of Sociology*, 2021, 72(2), pp. 360-378.

¹² S. Bilge, « Le blanchiment de l'intersectionnalité. » *Recherches féministes*, Vol. 28, n° 2, 2015, pp. 9–32.

un concept pertinent ? Tout rapport de pouvoir doit-il être appréhendé par le concept d'intersectionnalité ? Par ailleurs, le fait que le concept ait donné lieu à tant de controverses peut donner l'impression que l'intersectionnalité est davantage qu'un outil parmi d'autre. Or elle est avant tout un outil d'analyse des mécanismes de domination parmi d'autres qui n'a pas vocation à tout expliquer. D'autres concepts nécessaires et importants (comme la race, la blancheur, etc.) ne doivent pas être éclipsés par celui d'intersectionnalité.

Discussion par Magda Boutros

Magda Boutros remercie les deux intervenantes pour la présentation de leur ouvrage. Elle a trois questions principales. Tout d'abord, elle s'interroge sur l'imbrication entre le genre et la race. Par rapport à ses propres travaux sur la police, c'est par le biais de cette intrication qu'elle en est venue à s'intéresser à l'intersectionnalité, même si elle n'utilise pas véritablement le terme dans ses travaux. Le profil-type de la personne ciblée par la police va être un homme, racisé, issu d'un quartier populaire et jeune. La variable « jeunesse » est véritablement structurante dans ce contexte. On parle par exemple souvent de « bandes de jeunes » dans les médias. Comment analyser l'imbrication entre l'âge et un outil de domination (celui de la race ou du genre par exemple) ? Très peu de théories prennent en compte le critère de l'âge en tant qu'élément central.

La deuxième question de Magda Boutros porte sur l'épistémologie du point de vue. Elle se demande si pour être intersectionnelle, une démarche doit nécessairement partir du point de vue des minorisés. Faut-il forcément faire une analyse structurelle des rapports de domination ? Les familles de victimes ciblées par la police font souvent, sans le savoir, de l'épistémologie du point de vue à partir de leurs expériences et à partir des échanges qu'elles ont avec d'autres familles de victimes. Elles ne sont pas bloquées dans une approche individualiste et elles produisent généralement des analyses structurelles. Pourtant, ces analyses ont beaucoup de mal à se faire entendre. La résistance à l'intersectionnalité n'est-elle donc finalement pas liée à une résistance à l'épistémologie du point de vue ? Quelles voies ouvrir pour rendre ces analyses plus politiquement prégnantes ?

La dernière question concerne les controverses liées à la race. De nombreux mouvements mettent la notion de race au centre de leur revendication (le comité Vérité pour Adama en est un exemple) et ils en font une question politique à part entière. Dans le même temps, l'extrême-droite mobilise elle aussi la question raciale, pour défendre un point de vue raciste (on peut penser à la « guerre raciale » d'Eric Zemmour). Comment faire de la théorie critique de la race un outil d'analyse en sciences sociales mais aussi une pratique militante, capables de produire un discours qui contre celui, essentialisant, de l'extrême-droite ?

Réponse de Sarah Mazouz

Pour Sarah Mazouz, l'âge est sans doute une catégorie beaucoup plus équivoque que d'autres car il peut y avoir dans certains cas, une valorisation de la jeunesse et dans d'autres, une délégitimation du discours des jeunes. Toutefois, ce n'est pas forcément une mauvaise chose que le critère de l'âge soit une catégorie complexe et non globalisante ou totalisante. L'âge, en ce sens, semble moins être une « variable » qu'un rapport de pouvoir, un élément qui caractérise une condition sociale.

Sarah Mazouz considère que travailler de manière intersectionnelle revient à remettre en question l'idée d'une neutralité axiologique du sujet épistémique. Cela ne signifie pas nécessairement que l'on est de parti pris mais que l'on est toujours pris dans des relations sociales. Aussi, la production du savoir est très liée aux conditions sociologiques de production du savoir, de sa légitimation ou délégitimation.

Réponse d'Éléonore Lépinard

Éléonore Lépinard considère qu'il faut ici considérer l'intersectionnalité comme consubstantialité des rapports sociaux : l'âge et la masculinité ne sont pas séparables. Il y a une construction de la virilité dans la jeunesse populaire à travers un certain rapport à la dangerosité. Les sociabilités juvéniles masculines sont une des modalités de construction du genre. Il serait bon pour comprendre comment fonctionne la variable de l'âge de faire des entretiens avec hommes plus âgés. Cela permettrait de

savoir quand la « respectabilité » arrive et si elle est liée par exemple à une amélioration des conditions sociales de la personne.

L'épistémologie du point de vue ne doit pas laisser penser qu'il faut être concerné par une situation de domination pour être légitime à travailler sur ce sujet. Le concept de *strong objectivity* de Sandra Harding¹³ le dit précisément. Le point de départ consiste plutôt à se poser les questions du point de vue des personnes qui sont les plus affectées par un certain nombre de rapport de pouvoir. C'est une invitation à l'humilité en tant que chercheuse et une invitation à travailler en groupe. Le vocabulaire conceptuel mobilisé par les concernés et les non concernés n'est pas forcément le même mais cela n'empêche pas les analyses de ces deux groupes d'être proches. Il convient donc de travailler collectivement et de multiplier les points de vue.

Question de Vic

Vic est étudiante en master de sociologie. Elle considère que l'extrême-gauche se refuse parfois à employer le terme d'intersectionnalité, à juste titre, en raison de l'absence de théorie du social permise par les approches intersectionnelles. Elle trouve regrettable qu'il y ait peu de théories sur les origines des oppressions, racistes ou sexistes. L'intersectionnalité, malgré toutes les avancées réellement obtenues, reste compatible avec le capitalisme. Ces approches ne menacent pas réellement l'ordre social.

Réponse de Sarah Mazouz

Sarah Mazouz considère que le désir d'avoir des grandes théories du social, des grands systèmes explicatifs relève de l'illusion. Elle n'est justement pas certaine que cela permette de régler des problèmes politiques concrets. Ne pas penser les choses sous l'ordre du primat de la classe peut justement s'avérer particulièrement fécond. Par ailleurs, elle considère que le propre du capitalisme est justement de faire feu de

¹³ Sandra Harding, "Rethinking standpoint epistemology: What is 'strong objectivity?'" *The Centennial Review*, Vol. 36, n° 3, 1992, pp. 437-70.

tout bois. L'intersectionnalité peut devenir un argument marketing mais l'approche par la classe sociale tout autant.

Réponse de Éléonore Lépinard

Éléonore Lépinard considère que l'intersectionnalité et le féminisme se sont justement développés parce que la théorie généralisante, fondée sur l'idée d'un primat de la classe sociale (et donc d'un objectif prioritaire de fin du capitalisme), n'était pas suffisante pour penser la condition de certains groupes minorisés. Le renversement du capitalisme lui semble illusoire sans approche intersectionnelle. Elle considère que le capitalisme est genré, racialisé, âgiste, classiste, etc. Par conséquent, il est impossible de penser ces éléments sans une approche intersectionnelle.

Question de Lucas Puygrenier

Lucas Puygrenier (CERI, Sciences Po) est doctorant. Il s'interroge sur la charge polémique de ce terme d'intersectionnalité. Il lui semble que si le terme est effectivement polémique dans le champ médiatique, il n'en va pas forcément de même dans le milieu universitaire. Gérard Noiriel ne lui semble pas être très représentatif de l'état de la recherche. L'intersectionnalité, tout comme l'interdisciplinarité, lui semble être devenu presque une sorte de label largement revendiqué. N'y a-t-il pas un consensus interne au champ sociologique et un dissensus ailleurs, c'est-à-dire dans les médias ou dans la société au sens large ? Sa deuxième question porte sur l'application des approches de l'intersectionnalité à des groupes dominants. Le soupçon d'association avec les *identity politics* en serait peut-être amoindri.

Réponse de Sarah Mazouz

Sarah Mazouz n'est pas d'accord avec le fait que l'intersectionnalité serait devenue consensuelle au même titre que l'interdisciplinarité. Les controverses et les attaques liées à ces approches viennent du fait que l'intersectionnalité amène à se questionner sur la race. Quant à l'épistémologie du point de vue appliquée aux dominants, elle ne voit aucun problème. Elle n'est cependant pas certaine que cela rendrait le concept

plus acceptable et moins polémique. Les dominants ont rarement envie d'être des objets sociologiques.

Réponse d'Éléonore Lépinard

Éléonore Lépinard n'est pas d'accord non plus avec le fait que l'université française est unanime sur la question des approches intersectionnelles. L'idée d'un consensus dans le monde de la recherche lui semble angélique et naïve. Certains colloques sont même annulés parce qu'ils contenaient le mot « intersectionnalité » dans leur titre... Les institutions académiques sont mal préparées à résister à l'offensive.

Question de Lucas

Lucas est étudiant en master de recherche en histoire à Sciences Po. Il travaille sur Mayotte, où la situation est assez particulière, puisque des personnes qui sont objectivement en situation de domination se rangent parfois du côté de la vision des dominants. Comment le concept d'intersectionnalité permet-il de rendre compte de ce paradoxe ?

Réponse de Sarah Mazouz

Sarah Mazouz préfère ne pas parler d'un contexte spécifique qui ne lui est pas familier mais elle considère que le schéma décrit n'est pas inconnu. Le fait que des groupes minorisés s'identifient à l'institution étatique est quelque chose de fréquent, notamment dans des situations coloniales.

Réponse de Éléonore Lépinard

Éléonore Lépinard considère que les hiérarchisations sociales sont toujours relatives. L'exemple des femmes blanches qui investissent le féminisme¹⁴ l'illustre très bien.

¹⁴ Soit l'instrumentalisation du féminisme par des idéologies nationalistes et xénophobes, voir Sara R. Farris, *In The Name of Women's Rights*, Duke University, 2017.

Questions de Daniel Sabbagh

Daniel Sabbagh (CERI, Sciences Po) rappelle que sur la variable de l'âge, évoquée par Magda Boutros, il existe de très bons articles de Juliette Rennes parus dans la *Revue française de science politique*¹⁵. Daniel Sabbagh s'oppose ensuite à la définition de l'intersectionnalité de Collins, dont il considère que au moins cinq critères sur six sont complètement triviaux car très peu discriminants. Concernant les limites ou l'extension du concept, Daniel Sabbagh s'accorde à dire qu'il existe une querelle de propriété quant à la place de la race à l'intérieur des approches intersectionnelles. Soit l'on admet que la race doit faire partie du concept, la question demeure néanmoins de savoir ce que l'on peut admettre par ailleurs.

Daniel Sabbagh mentionne l'existence d'un livre qui l'a agréablement surpris, intitulé *L'antiracisme trahi. Défense de l'universel* de Florent Gulli¹⁶, dans lequel l'essai de Sarah Mazouz et Éléonore Lépinard est discuté de manière calme et pondérée. L'auteur soulève un point qui lui semble important : il fait remarquer que l'opposition qui est faite dans leur essai entre intersectionnalité et abstraction est un peu étrange, car dès lors qu'il y a intersectionnalité et dès lors qu'il est fait référence à des catégories, comme « noir », « femme », « pauvre », etc., il y a inévitablement abstraction de toute une série d'éléments. L'abstraction est par ailleurs nécessaire à toute opération intellectuelle. Autrement dit, il n'est pas pertinent de faire jouer l'intersectionnalité contre l'abstraction.

Réponse d'Éléonore Lépinard

Éléonore Lépinard précise que par « abstraction », il s'agissait d'entendre « abstraction républicaine » et non pas l'abstraction en tant que telle.

¹⁵ Voir par exemple Juliette Rennes, « Conceptualiser l'âgisme à partir du sexisme et du racisme. Le caractère heuristique d'un cadre d'analyse commun et ses limites », *Revue française de science politique*, Vol. 70, n° 6, 2020, pp. 725-745.

¹⁶ Florent Gulli, *L'antiracisme trahi. Défense de l'universel*, PUF, 2022.

Réponse de Sarah Mazouz

Sarah Mazouz trouve intéressant de penser ensemble l'anti-discrimination et les démarches intersectionnelles. Cela peut aider à subsumer sous une situation les contextes de production et de discrimination, quelle que soit la dimension discriminante.

Question de Janine Mossuz-Lavau

Janine Mossuz-Lavau ne considère pas que l'intersectionnalité soit un concept consensuel. Elle explique être au début d'une enquête qui vise à interroger les apports et les dérives de l'intersectionnalité à l'université. Il ressort des entretiens qu'elle a réalisés avec les universitaires combien l'intersectionnalité n'est pas consensuelle. Certains de ses apports sont souvent loués mais très vite ils sont tempérés par la critique selon laquelle les approches intersectionnelles sont identitaires. L'accusation d'« islamogauchisme » arrive vite. L'identitarisme est récusé comme constituant une entorse à l'universalisme.

Réponse d'Éléonore Lépinard

Éléonore Lépinard se dit ravie de ce projet en cours. Cela permettra de mieux comprendre comment fonctionne l'adoption ou le rejet de l'intersectionnalité selon les socialisations académiques.

Question de Nonna Mayer

Nonna Mayer se demande si la manière d'aborder l'intersectionnalité ne diffère pas grandement d'un pays à l'autre. Elle se demande s'il n'y a pas une spécificité de la France, où un amalgame est vite fait entre wokisme, islamogauchisme, intersectionnalité, études de genre, théorie critique de la race, etc. Nonna Mayer se demande ensuite si les personnes travaillant sur l'intersectionnalité ne sont pas majoritairement des femmes. Ces approches ne sont-elles pas très genrées ?

Elle revient ensuite sur les analyses en termes de variables que les deux intervenantes semblent peu apprécier. Croiser les variables peut permettre de voir laquelle l'emporte

lors d'un schéma de domination. Enfin, Nonna Mayer se demande si les approches intersectionnelles n'ont pas tout de même réussi à percer comme on peut le constater dans les appels d'offre de l'Union européenne. De nombreux projets ont vu le jour sur cette thématique.

Réponse d'Éléonore Lépinard

Éléonore Lépinard reconnaît les vertus des approches en termes de variables. Dans une démarche quantitative, il faut bien opérationnaliser l'intersectionnalité. Cela permet de raffiner les approches intersectionnelles. La chercheuse s'accorde ensuite à reconnaître qu'en Europe, de nombreux projets qui s'ancrent dans une démarche intersectionnelle ont vu le jour. En termes de politiques publiques aussi, il y a moins de résistance à l'intersectionnalité en Europe qu'ailleurs. Toutefois, il ne faut pas exagérer le degré de légitimité de ces approches. Elles restent souvent cantonnées aux études féministes et aux études de genre, qui restent un champ dominé et plus ou moins institutionnalisé. Ce qui explique qu'il y ait effectivement une majorité de femmes qui travaillent sur l'intersectionnalité.

Nonna Mayer conclut en remerciant les trois invitées pour la clarté et la richesse de leur présentation. La prochaine séance, qui aura lieu le 12 février 2024 avec Maena Berger et Marielle Debos, portera sur la difficulté d'être femme sur un terrain de recherche, notamment en zone de conflit.